FEUILLETON DE L'ABEILLE

LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE ROUGE

Il savait le père Brizon bien renseigné, et de plus incapable de mensonges. Il pouvait donc considérer comme rigoureusement exact, le renseignement qui venait de lui être donné. Mais alors, d'où venait l'argent? Raymond s'était promis de ne rien négliger pour le savoir, et il comptait beaucoup sur l'aide de Sylvain Bréchal qui devait arriver incessamment à Plennerk.

Ce fut par un beau matin de mai que les comédiens débarquèrent, dans leur ordinaire appareil de cartons et de costumes excentriques. Sylvain était plus noble que jamais, et dame Léonide toujours aussi tragique. Leur arrivée fut un véritable triomphe.

Les enfants du village et une partie de la population les entourèrent, et leur firent fête sur la petite place de Plennerk. Sylvain serra la main à tout le monde et distribua royalement quel que billion aux gamins qui sortaient de l'école.

Mais déjà Raymond, qui de loin avait aperçu les Bréchal, arrivait presque en courant. Sylvain Bréchal le serra, avec émotion sur sa poitrine, et l'autorisa paternellement à baiser le front juvénile de dame Léonide.

Celle-ci se prêta de bonne grâce à l'accolade, et complimenta le jeune homme sur sa bonne mine. —C'est étonnant comme vous êtes changé, remarqua-t-elle. Vous avez le teint plus bronzé, plus mâle. Vos moustaches ont allongé d'une façon formidable.

—Puis, ajouta Sylvain, vous avez l'air moins timide, plus énergique et aussi plus coquet. —Un grand amour peut seul opérer des changements pareils, déclara Léonide, comme si elle eût récité une tirade de ses pièces favorites.

Un modeste déjeuner réunît les amis chez la mère Le Nordec, où les Bréchal étaient descendus, comme l'été dernier. Anatole Chouardec, qui flânait par hasard en ce moment sur la place, les vit passer et leur lança un coup d'œil haineux.

Sans s'expliquer clairement pourquoi, il se méfiait de ces étrangers aux allures bizarres, qui semblaient si bien avec Raymond. —Est-ce que ceux-là aussi n'allaient pas se joindre à l'instituteur, pour ourdir contre lui quelque machination? Le père Chouardec, à qui il confia ses inquiétudes, le rassura.

—Ça, dit-il d'un air méprisante, ce ne sont point des gens dangereux. C'est des salubranques de Paris. —Ah! des cabotins, des acteurs, quoi! —Oui, comme tu dis. Ça parle beaucoup et ça gesticule beaucoup. An fond ils n'ont pas pour un centime d'idées ni de méchanceté.

Le père Chouardec eût été moins rassuré s'il eût pu entendre la conversation qu'eurent, ce soir-là, Raymond Cartier et Sylvain Bréchal. Le jeune homme commença par exposer, dans le plus grand détail, à Bréchal qui l'écoutait avec la mine que prend, au théâtre, l'empereur Auguste pour recevoir les conjurés, la situation difficile des dames Juiskung, les préjugés à peine dissimulés d'Anatole Chouardec de la main de Hertha, enfin l'enrichissement subit des nouveaux maîtres du manoir, et les démarches qu'il avait faites pour découvrir la source de cette fortune.

—Il est impossible, ajoutait Raymond, qu'il n'y ait pas une corrélation entre le naufrage de la Hertha et l'opulence de Chouardec. Je n'en ai pas encore de preuves matérielles, mais ma conviction est faite, et je suis absolument persuadé que le père Chouardec a dû dépouiller le cadavre de quelqu'un des naufragés. —Ce que vous me dites là, m'intéresse puissamment. C'est un drame dont il faudra bien que nous trouvions le dénouement.

—Cela ne me paraît guère comode. —Peut-être... Et d'abord y avait-il beaucoup de valeurs sur la Hertha? —Mais oui. Pour une somme considérable. Toute la fortune des dames Juiskung, que le capitaine avait eu l'imprudence de prendre à bord, pour solder des achats qu'il comptait faire à Bordeaux. —Et l'on n'en a rien trouvé? —Absolument rien. —Et l'on n'en possède point les numéros? —Les dames Juiskung les ont, ces numéros. —Mais alors, elles auraient dû mettre arrêt sur ces actions. —Elles ont cru, comme tout le monde, que leurs actions étaient au

fond de la mer, et elles ont manqué de bons conseils. —Je vais réfléchir à cela, conclut Sylvain, et je vous promets de faire tout mon possible pour vous aider à la découverte de la vérité. Mais vous savez, mon cher ami, que l'on croit souvent ce que l'on désire et que l'on est quelquefois victime de circonstances, vraisemblables, mais nullement vraies.

Quelques jours après, les Bréchal et Raymond se donnèrent le plaisir d'une promenade en mer. Le père Bara, dans une vieille barque qu'il avait achetée de Chouardec après son enrichissement, les promena lentement, à la rame, entre les récifs de la baie.

Le soleil printanier, le ciel dont l'azur était à peine taché de quelques nuages, tout rendit cette promenade charmante. A un certain moment, le père Bara, qui tenait les rames, s'aperçut qu'une des chevilles plantées verticalement dans le bordage pour les empêcher de glisser, et qu'on appelle des tolets, ne tenait plus bien dans son alvéole.

Il demanda à Bréchal s'il n'aurait pas un morceau de journal pour le mieux assujettir. On avait dû se livrer à une semblable opération auparavant, car la pointe de la cheville était entourée déjà d'un papier humide. Bréchal allait jeter ce papier, lorsqu'il remarqua dessus des caractères d'imprimerie qui lui parurent danois ou norvégiens, à cause du grand nombre de J et de K.

Il mit le papier dans sa poche sans rien dire. Une fois à terre, il le montra à Raymond, et tous deux l'examinèrent soigneusement. C'était un fragment du Politiken imprimé à Copenhague, mais très répandu dans tout le Nord. Bréchal fut frappé d'un trait de lumière.

—Mais, s'écria-t-il, la Politiken, j'en ai vu des numéros entre les mains de Hertha. C'est un journal que recevait le capitaine Juiskung. —Cela ne signifie peut-être rien, objecta Raymond. Cependant il est curieux que ce morceau de papier se retrouve, presque une année après, dans un bateau qui a appartenu à Chouardec.

—Je suis de votre avis, cela ne prouve peut-être rien. Les passagers de la Hertha étaient nombreux; les épaves sans valeur recueillies par les gens du village sont en grand nombre. Mais malgré tout cela, ma conviction est faite. Je regarde la trouvaille de ce simple bout de papier comme une circonstance providentielle.

—Alors, maintenant que vous voilà tout à fait de mon idée, dit presque joyeusement Raymond, mettons-nous à l'œuvre, et Chouardec sera bien malin s'il demeure impuni. —Ne seriez-vous pas d'avis, demanda le comédien, de confier à l'abbé Luneau une partie de nos projets? Il a l'air d'un fort honnête homme, et pourrait peut-être nous être utile.

—Je ne crois pas, dit Raymond. Ce n'est pas que je mette en doute ses bonnes intentions; mais il est très âgé, et est trop bon pour vouloir du mal aux plus méchants. De plus, je ne voudrais pas lui causer d'ennuis; et les Chouardec se sont fait beaucoup de relations parmi les gros fermiers du pays. Les Bréchal ne devaient rester qu'une dizaine de jours. Ils voulurent bien les employer. Ce ne furent que promenades en mer et sur la lande, excursions aux ruines pittoresques des environs, en un mot toute la saine activité de cette vie au grand air, qui semblait si reposante aux acteurs surmenés par l'existence fiévreuse des coulisses.

Les dames Juiskung, cependant, n'étaient pas négligées. Elles avaient pu se rendre compte que les Bréchal ne seraient pas pour elles des connaissances de passage, et Mme Léonide s'était prise, pour Mme Juiskung et pour Hertha, d'une sincère affection. Hertha était heureuse aussi de l'arrivée des Parisiens. Elle avait espéré, grâce à eux, mériter à leurs relations, trouver l'emploi si longtemps espéré. Leur situation, en effet, était devenue précaire. Malgré leur économie et leur ordre, elles voyaient venir avec effroi le moment où leurs ressources seraient épuisées. Que deviendraient-elles alors? Léonide, à qui elles s'ouvrirent franchement de leurs ennuis, ne leur cacha point qu'elle ne pouvait pas leur être d'une grande utilité. —A Paris, dit-elle, il est plus difficile que partout ailleurs de trouver des places. La société y est très égoïste, et l'on s'expose aux plus dures épreuves en abordant la grande ville sans savoir où l'on va, ni ce que l'on veut faire exactement. Hertha et sa mère furent très frappées de cet avertissement. Léonide elle-même dut les consoler.

—Je tombe! Je tombe! cria d'une voix atroce Paul Réale en étendant les deux bras. L'une de ses mains resta suspendue dans le vide, l'autre s'agrippa au drap dans lequel ses ongles s'enfoncèrent. Et tout le corps du blessé fut parcouru d'un frisson. Deux infirmières accoururent. Dans leur joie de le voir enfin s'éveiller, elles ne comprirent pas toute l'angoisse des paroles que jetaient, comme des hoquets, le jeune aviateur. C'est que depuis plus de vingt-quatre heures, on n'était pas parvenu à le tirer de sa flétreuse léthargie... Enfin, il revenait à lui!

—Retenez-moi... Vous voyez bien que je tombe, que je tombe!... Et ses yeux fixés semblaient attendre de nouveau la fin de la chute dont il était sorti affreusement blessé. —Ne craignez rien, nous sommes ici, près de vous. Vous allez être sauvé... Vous êtes sauvé... Mais Paul Réale, le visage bandé, les jambes prisonnières dans les appareils, continuait d'étendre ses deux bras miraculeusement intacts: —Je tombe!... Je tombe!... Il lui avait suffi à lui qui avait fait toute la guerre sans une égratignure, sans une panne, qui avait son courage affiché sur la poitrine à un ruban barré de sept ou huit palmes, il lui avait suffi un matin qu'il essayait un appareil neuf, en pleine paix, de tomber de deux cents mètres, en vrille, sur une forêt et de dégringoler du haut d'un chêne, de branche en branche et de se casser les deux jambes, il lui avait fallu ce simple accident, qu'il risquait chaque jour, pour que la peur, qu'il ignorait, se logeât dans sa pauvre tête tuméfiée, douloureuse...

Il gémissait comme une bête traquée, comme un enfant dans la nuit hostile. Et cela dura des heures, jusqu'à ce que, prostré d'une nouvelle fatigue, il tombât, en effet, yeux fermés, dans le sommeil. Sommeil hanté de cauchemars, car ses bras se détendaient parfois, brusquement, comme deux ailes qui planent, puis se replaieient, cassés, inertes... Frappant de sa canne et du talon de sa jambe valide les dalles du préau, Paul Réale s'avance, sourcil froncé, œil hagard. Parfois il s'arrête, tête un pilier des volutes, comme pour consolider sa marche. De sa canne, il dessine autour de lui, sur le grès poli, un demi-cercle qui puisse le renseigner sur la réalité du sol. Puis, brusquement, la sueur au front, il s'élanche. On devine qu'il retient un cri.

Le voici à table. On glisse sous le pied de sa jambe raide un tabouret de bois. Tout à coup, il blêmit et se cramponne à la table. Le tabouret a basculé et c'est la chute, la chute infinie, dans le vide... Autour de lui, on se tait et ce silence, respectueux de sa souffrance, la redouble, la rend plus tragique... On lui a donné un grand fauteuil de cuir, bas et confortable, et des livres. Malheur à lui si un ressort du fauteuil craque, si un feuillet du livre remue. C'est encore un pincement au cœur et le départ pour ailleurs... Il ne veut pas être plaint. Il a recouvré l'usage de sa raison. Il sait souffrir. Il a beau se dire que toutes ses angoisses passées furent vaines, il garde la terreur des jours à venir... Maintenant il n'est plus seul. Une femme a voulu être la gardienne de ses nerfs malades. —Voulez-tu que je chante?... Qu'est-ce que je vais te lire, ce soir?... Ecoutez, je vais te raconter une belle histoire...

—Sa tâche est de faire oublier à Paul Réale que leur appartement n'est pas un nid dans l'espace et qu'il ne risque pas d'être abattu par le vent... Elle y réussit parfois... La récompense de son entrain, de sa gaieté, de sa vaillance, c'est un sourire de son mari, fleur tardive, qui n'ose s'épanouir complètement, mais dont s'enivre la jeune femme. Et elle n'ose s'écrier: —Tu vois, tu vois. C'est fini... Car elle sait, elle sent que ce n'est pas fini. Il y a toujours cette tragique monnaie lorsque le ménage rentre de promenade. D'ascenseur, bien entendu, il n'est jamais question... Mais l'escalier lui-même, avec son dessous visible, est un calvaire quotidien. La rampe bouge et chaque marche est une montée infinie dans le vide, une chute en hauteur. —Comment veux-tu que nous arrivions? tout cela ne tient pas... tout cela penche, penche... arrête-toi... Tout va couler, couler... Un soir, elle n'y tint plus. Ils revenaient tard d'un concert où il avait paru se calmer tout à fait. Mais l'éclairage tremblotant de l'escalier révéla ses appréhensions. Un peu avant leur palier, il jeta soudain ses mains devant lui: —Là, là! tu vois le grand trou d'air qui nous appelle, qui va nous aspirer. Oh! oh! le vide, le vide sans fin... nous allons tomber, tomber, tomber... Tiens, tiens, voilà! je tombe... Toi aussi, toi aussi! Et il saisit sa femme par les bras. —Ne me serre pas ainsi, tu me fais mal... —Oh! oh! le vide... le vide... —Tais-toi, mais tais-toi donc, tu me fais peur... —Les mots se sont échappés, les mots

Je Tombe! Je Tombe!

qu'elle retient depuis des mois. Déjà elle les regrette: —Pardon, pardon!... Mais Paul Réale a lâché prise. Le corps appuyé, de guingois, sur la rampe de l'escalier, on eût dit un pauvre pantin brisé. A dater de cette tragique soirée, le malade se tut; il garda au fond de lui, comme il faisait jadis, toutes ses pensées et jusqu'à ses plus affolantes angoisses. Cependant, il s'était laissé entraîner hors Paris. Loin d'être atténué par le grand air marin, son mal semblait s'exacerper. D'instinct, sa jeune femme appréhendait les pires excentricités. Elle ne le quittait plus d'une minute. Un soir de tempête, malgré les observations puis les supplications de sa gardienne, il voulut sortir. Il s'était dressé comme mu par une force secrète. Sa femme le suivit, frémissante. Tout de suite, le vent les fit se heurter. Mais Paul Réale laissa échapper un ricanement de joie... —Ah! bon vent, briseur d'ailes, je te retrouve... Et il s'élança vers la mer... —Tête à tête, tête à tête, le vent et moi... A la fin, je veux savoir, savoir... Le vent siffle au travers de l'escalade de bois qui s'avance vers le large, sans parapet. La main au capeau, la pèlerine gonflée et halestante, Paul marche sur l'extrême bord du gouffre... —Prends garde, je t'en prie, lui souffle sa compagne. Il n'écoute point. On dirait que, pour la première fois, il ne voit pas le vide, réel, enfin réel. Le vent seul l'occupe. Ils luttent l'un contre l'autre. —Tout à coup, un cri retentit. Est-ce le vent qui a été le plus fort? Un cri de femme! —Là-bas, tout en bas, loque ballotée, un homme se débat contre le flot... Une barque, hésitante et maladroite, s'est approchée. Et maintenant l'homme est debout dans la barque, nu-tête, cheveux en désordre. Il tend ses bras vers la terre ferme, vers sa femme: —Sauvé, je suis sauvé! Elle seule pouvait comprendre toute la joie contenue dans ce mot... Ce qu'il redoutait s'était enfin accompli. Cette chute avait jeté la crainte hors de son corps. Il était guéri... Il pouvait relever la tête et marcher, comme jadis, sans peur. Jacques des Gachons.

L'Art de Briller en Socié

Ah! comme ils ouvrent des horizons curieux sur la mentalité et la tournure d'esprit des gens d'autrefois, ces volumes, convertis en veau, qui formaient la bibliothèque de nos grands-pères! Pas un roman: beaucoup d'auteurs latins, Horace à plusieurs exemplaires, et aussi nombre de poètes de second ordre: on lisait beaucoup Lucain, Propertius, Martial, au commencement du XIXe siècle. Ces auteurs me paraissent quelque peu négligés aujourd'hui. Invariablement on possédait, sur ces rayons, Voltaire et Rousseau; quelques livres de droit, le recueil des Coutumes de la province, l'Almanach royal et le Vie des Saints. La fantaisie était représentée par quelques cahiers du Mercure et deux ou trois recueils d'Etrennes aux Dames. Voilà ce qu'on lisait, en province, au temps du premier Empire: tels sont, presque à coup sûr, les livres qu'on trouve, entassés sous les tuiles des anciennes maisons bourgeoises: les découvertes d'Elzévir ou de Plantin sont assez rares, et il ne faut pas songer à y dénicher un volume "atrayant", au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Pour tant, en furetant de la sorte, j'ai mis à jour une brochure dont la lecture m'a divertie, et, comme chacun y peut trouver son profit, j'ai quelque idée qu'il me faut faire part de ma découverte. Le titre, à lui seul, est précieux, quoiqu'un peu long: "L'Art de briller en société et de se conduire dans toutes les circonstances de la vie. Conversation, pureté de langage, fautes à éviter, défauts à corriger, usage du monde, convenances, gestes, maintien, etc., sous la direction de M. Bescherelle aîné." Les conseils que M. Bescherelle aîné adresse aux débutants dans le monde sont des meilleurs, encore qu'ils ne soient pas très aisés à mettre en pratique: ainsi, il recommande "de ne pas prendre un air imposant ni de disputer contre ceux qui ne sont pas de notre avis, avec une physionomie altérée. La conversation, ajoutet-il, est une arène dans laquelle on doit vaincre à la course et avec la légèreté d'Atalante; mais il n'est permis d'arrêter son adversaire qu'en lui jetant des pommes d'or." Les règles imposées au danseur sont draconiennes: n'inviter que "les abandonnées; ce sont, ordinairement, les femmes dépourvues de beauté et surtout de fortune. Sans doute, il n'est pas agréable de prendre ce que les autres ont laissé; mais vous serez amplement dédommagé de ce petit désagrément par la reconnaissance de toutes les femmes qui feront votre éloge, en dépit de tout. Si vous ne dansez pas, gardez-vous de vous associer à la place d'une personne qui danse; restez sur vos jambes, le claque à la main, dussez-vous attraper une courbature: ainsi le veut la poli-

tesse. Autrefois, on avait l'habitude d'offrir aux femmes sa bonbonnière; cet usage ne se rencontre plus que parmi les provinciaux ou les niais. Quand vous offrez la main à une femme, soit pour danser, soit dans toute autre occasion, que cette main ne soit pas ouverte, mais fermée, et, en tout, souvenez-vous qu'un homme bien élevé semble craindre de toucher à la robe d'une femme." Comment se comporter aux concerts? Bescherelle aîné reconnaît que ce genre de plaisir n'est pas soumis à des règles particulières. "Si, cependant, vous êtes conduit à l'une de ces réunions où l'on croit faire de la musique parce que l'on tire des sons discordants de cinq ou six instruments, vous aurez soin que les muscles de votre visage ne trahissent pas les souffrances qui vous déchirent l'oreille. Que si vous ne pouvez pas retenir quelques grimaces accusatrices, le front appuyé sur la main, couvrez-vous le visage de votre mouchoir et jouez l'immobilité exacte d'un dilettante..." Pour les voyageurs: "Quand on est monté dans une diligence, il faut se considérer comme dans un salon à quatre roues et agir conformément aux règles que la politesse prescrit. La seule différence qui existe, cependant, entre un salon ordinaire et une diligence, c'est que, dans l'un, il n'est pas permis de fermer les yeux, et qu'on peut dormir dans l'autre." En revanche, l'auteur maudit les chemins de fer—le livre date de 1850—et déconseille ce moyen de transport, cette horrible machine qui court parfois à une vitesse folle de six lieues à l'heure, "sifflant, lançant de la fumée, du feu, des cendres, ronflant, grognant, aboyant, emportant derrière elle une foule innombrable de voyageurs, dont les dents grincent et dont les oreilles saignent!" Est-il permis de parler de la pluie et du beau temps? Oui, c'est un lieu commun autorisé pour servir d'introduction et de transition à la causerie. C'est ce qu'on appelle un "dialogue d'essai." Il est surtout recommandé au commencement d'un dîner: à ce moment, il est permis d'avoir recours aux banalités "telles que l'état de la température, l'inconvénient des rues trop passantes, la lenteur et la malpropreté des fiacres..." Il faut avoir l'imagination bien pauvre pour ne pas trouver en ce genre un sujet convenable. A la faveur de ces matières, on peut faire une reconnaissance générale du terrain où l'on va combattre; on distingue les personnes communicatives de celles qui ne le sont pas, les sourds de ceux qui ont l'oreille fine; enfin, on échappe aux malheurs irréparables des méprises ou des erreurs. On est dispensé d'avoir de l'esprit pendant la durée du potage: il faut éviter de mettre l'assemblée dans la confiance des secrets de son estomac. Ainsi, on doit être très discret sur le chapitre du plus ou moins d'appétit que l'on peut avoir et il vaut mieux garder le plus profond silence que de faire savoir que le potage est une excellente chose quand on a faim...

Ce qui me plaît, dans ce candide aide-mémoire de l'homme du monde, c'est la quantité d'anecdotes servies à l'appui des préceptes imposés: j'ai appris là qu'au Japon, quand plusieurs personnes mangent dans la même chambre, elles se font réciproquement de grands saluts avant de se mettre à table. Dans l'île d'Otaïti, au contraire, les habitants, bien qu'ils soient très sociables et de mœurs très douces, mangent chacun séparément et avec les marques d'une méfiance ridicule: "Tous les membres de la même famille s'évitent presque dans cette circonstance; les deux frères, les deux époux, les deux sœurs, le père et la mère, armés d'un panier particulier, se placent à la distance de trois ou quatre pieds, en se tournant réciproquement le dos, et ne profèrent pas

une seule parole. Il n'en est pas de même parmi nous, et c'est fort heureux, car personne, nous le croyons, ne voudrait être condamné au sort du roi de Loango, en Afrique. Ce monarque prend ses repas dans deux maisons différentes: il mange dans l'une et boit dans l'autre. Mais il est défendu, sous peine de mort, de le voir boire ou manger. Il semble que, par là, on veuille faire croire que Sa Majesté africaine n'appartient pas à l'espèce humaine, mais à celle des dieux..." Ce sont là, n'est-ce pas? des observations ethnographiques d'autant plus précieuses qu'il est bien probable que ces singulières coutumes sont tombées aujourd'hui en désuétude: on dîne, sans doute, à Otaïti, en habit noir et en grand décolleté, et, s'il y a encore un roi de Loango, il est bien à supposer que c'est un souverain "dernier cri" possédant argenterie, livrée de haut goût et automobile de bonne marque. G. LENOTRE.

UN NOBLE GESTE LES TURCS ET LE GENERAL GOURAUD —C'est une anecdote de guerre, pas très lointaine, par conséquent. Le général Gouraud qui vient de regagner la France, commandait aux Dardanelles, et sa réputation de chevalerie était considérable, même dans les rangs ennemis. Atteint par un obus turc, le général venait d'être blessé. Il avait été transporté aux ambulances avec un bras cassé—dont il subit l'amputation le lendemain... Quelques heures du tard, un officier turc se présentait à nos avantpostes, et conduisit devant le commandant du secteur, dit en excellent français: —On nous annonce que le général Gouraud est blessé gravement: Est-ce exact? Dans ce cas, notre général en chef a donné l'ordre que le tir fut arrêté jusqu'au moment où le général Gouraud aura pu être évacué. Le geste n'est-il pas noble et généreux de cet ennemi rendant un juste hommage à la valeur de son adversaire? Et n'illustre-t-il pas la hauteur de caractère, la dignité proverbiale des Turcs, surtout si on les compare à la bassesse de leurs anciens alliés allemands?

LILLIAN GISH VIENT A LA NOUVELLE-ORLEANS Mlle Lillian Gish, la jolie petite actrice cinématographique, qui est si célèbre par ses interprétations des rôles principaux des vues tournées par le grand producteur, D. W. Griffiths, va jouer, en personne, à partir de dimanche prochain, au théâtre Shubert-St. Charles, dans un rôle qui est considéré comme le plus important qu'elle ait pris jusqu'à ce jour, dans la production toute récente de M. Griffiths, intitulée "Orphans of the Storm." Elle prend le rôle dans le drame des "Deux Orphelins" d'Henriette Girard. L'histoire sur laquelle est basée la pièce théâtrale est à propos de la Révolution Française. Dorothy Gish prend le rôle de la sœur aveugle, Louise Girard. Une troupe de cinquante artistes vient directement de New-York pour jouer cette belle pièce au théâtre St. Charles.

UNE SURPRISE Mariette—Je voudrais causer une surprise à mon fiancé, à Noël! Que me suggères-tu de faire? Georgette—Avoue-lui ton âge!

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville. "J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes. "J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui. "Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. "Je pouvais à peine me trainer—épuisée, toujours fatiguée. "C'était un supplice pour moi d'essayer de faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne. "Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut. Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

Est-ce Jamais Arrive dans L'Histoire du Theatre Que David Wark Griffiths Le producteur des pièces "The Birth of a Nation" et "Way Down East" Fait Cette Depense Enorme En Presentant Sa Colossale Piece Emotionnelle Des Orphans of the Storm (Les Deux Orphelines) 30—avec un orchestre symphonique—30 au Theatre Shubert St. Charles A Partir De Dimanche Soir, Le 29 Janvier Matinées tous les jours après dimanche à 2 h 15 de l'après-midi Prix des places: Matinées: 25c à \$1.00; Soirées: 50c à \$1.50. La location est ouverte à partir d'aujourd'hui jeudi. Envoyez votre commande de location par la poste immédiatement.

ON DEMANDE Une femme de chambre, blanche, digne de confiance, dans une excellente famille, gages splendides. Téléphonez à Uptown 247, ou s'adresser au numéro 5531 avenue St. Charles.

A VENDRE Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lne., de la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFIANCE.

W. Frank LeCourt Avocat 413 Godchaux Bldg. Telephone M. 1721

RESTAURANT CUISINE FRANCAISE ED P. PIERRE, Propriétaire Repas réguliers. Spécialité du Café à la Crème, chambres meublées. Bains chauds et froids. 617 Rue de Chartres En face Jefferson Nouvelle-Orléans, Lne.

Typewriter Rebuilt Co. Machines à écrire et fournitures Réparations, achat, vente et échange L. Dubuc, directeur Téléphone Hemlock 2886 628 rue Royale Nouvelle-Orléans, La.

CUNARD-ANCHOR paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG AQUITANIA Feb. 1 Feb. 25 BAKONIA Mar. 2 Mar. 27 Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence de la ligne Cunard, 11, ORFILA, 206 rue St. Charles

A suivre Le comble de la virtuosité pour un aviateur: Atterrir sur un Poincaré devant Millard de Bryand Bourgeois qui se Pans d'aïse de voir qu'il n'a pas Del-casé.—R. V.